

1 Corinthiens 2 : 1-5, Matthieu 5 :13-16

La semaine dernière, pour ceux qui étaient présents et qui s'en souviennent, nous avons entendu l'apôtre Paul affirmer que ses lecteurs n'avaient pas de quoi se vanter, que ce soit de leur statut, puissance ou sagesse. Il terminait par cette phrase surprenante : *Si quelqu'un veut se vanter, qu'il se vante de ce que le Seigneur a fait*. Paul va ensuite illustrer son propos en parlant de son cas, c'est l'extrait de l'épître que nous venons d'entendre : *Je ne suis pas venu vous annoncer le mystère de Dieu avec le prestige du langage ou de la sagesse [...] Et c'est dans la faiblesse, craintif et tout tremblant, que je me suis présenté à vous*.

C'est une pratique courante – et prudente –, lorsqu'on adresse une critique à d'autres, d'affirmer qu'on n'est pas soi-même à l'abri de tout reproche. Nous pouvons remarquer que les affirmations se répondent termes à termes. « Prestige » reprend le « peu de nobles », « Sagesse » fait écho à « peu de sages » et « dans la faiblesse » à « peu de puissants » ! On pourrait alors penser que Paul relativise les reproches qui précèdent, qu'il passe un peu de pommade sur les plaies provoquées par ses vitupérations. Il n'en est rien ! Paul, au contraire, poursuit ses reproches. En quelque sorte, il fait entendre à ses frères et sœurs corinthiens que leur volonté de masquer leurs faiblesses derrière une puissance simulée crée la division évoquée dans la toute première partie de l'épître, partie que nous avons lue il y a quinze jours. Tandis que lui Paul, en acceptant cette faiblesse, en la revendiquant, mieux, en la choisissant a créé la communauté et s'acharne à en restaurer l'unité. Ne nous leurrions pas, Paul, au contraire de ses lecteurs, aurait pu se parer de son prestige d'apôtre, de sa sagesse de maître des Écritures...

Il n'en fait rien, affirme-t-il. L'Évangile, la bonne nouvelle de et en Jésus le Christ, n'est pas une vérité qui renverse l'opposition, une sagesse qui emporte l'adhésion par son implacable évidence... Elle est une vérité qu'on ne peut recevoir que si on accepte l'inacceptable : l'inversion totale des valeurs. En effet, le salut universel, destiné à tous les humains, s'est incarné dans un individu, appartenant à un peuple, il a vécu dans une région bien délimitée, il n'a rien gagné, il n'a rien conquis, ses victoires et ses triomphes ont toujours été sans lendemain et sa mort fut ignominieuse. La Vérité absolue, la Parole de Dieu est devenue chair dans un individu appartenant à un peuple vaincu et soumis et qui a connu une mort d'esclave révolté ! Ce n'est pas facile à vendre comme idée, c'est d'ailleurs pour ça qu'il ne faut pas la vendre, mais la donner... Encore faut-il la donner de la bonne façon !

Elle a très longtemps été donnée avec force et puissance. Des messieurs fort prestigieux, fort cultivés, fort puissants vous expliquaient que vous deviez croire tout ça – et un tas d'autres trucs – sous peine de souffrance dans la vie prochaine et quelques fois dans cette vie-ci. La Révélation n'avait plus ce côté invraisemblable, elle ne venait plus à votre rencontre, elle s'imposait à vous comme une évidence : c'était forcément vrai, parce cette doctrine vous avez été assénée sans réelle contestation possible. Il est probable qu'à l'évocation de ces « messieurs fort prestigieux, fort cultivés, fort puissants », un protestant français les identifie aux évêques et autres cardinaux fulminant du haut de leur chaire. Mais l'honnêteté oblige à reconnaître que les autorités protestantes n'ont pas toujours été exemptes de ce travers.

La lecture de l'apôtre Paul nous rappelle qu'il n'en était pas ainsi au début ; notre situation actuelle nous rappelle, quant à elle, que ce n'est plus le cas aujourd'hui. D'abord parce que ce n'est plus possible. Mais je veux croire que ce n'est pas la seule raison... Que si un jour, par je ne sais quel retournement de l'Histoire, les Églises se retrouvaient en position de force, elle n'en ferait pas usage. Bref, je veux croire que la prédication de la faiblesse et de la liberté n'est pas juste une façon de faire « contre mauvaise fortune, bon cœur ! », que c'est une véritable conversion et non que l'Église se dise, selon la citation de Jean Cocteau, « Puisque ces mystères me dépassent, feignons d'en être l'organisateur ».

Bien sûr, il y a toujours des Églises qui annoncent la grâce en jouant sur la peur de l'enfer ; je me souviens d'une paroissienne qui m'avait dit : « vous ne parlez jamais ni du diable, ni de l'enfer ! Alors comment voulez-vous que les gens aient peur et qu'ils se convertissent ? » Oui... J'aimerais que les gens se convertissent bien sûr ; mais je ne veux pas qu'ils aient peur et surtout, je ne veux

pas qu'ils se convertissent par peur. Je continue donc à ne pas parler du diable et de l'enfer (sauf là, bien sûr, mais ça ne compte pas ! si ?)

Nous ne pouvons plus annoncer l'Évangile grâce à la force de l'évidence, ni aucune force. Ce n'est pas une perte, c'est une grâce. Oh ! les Églises ne l'ont pas toutes et toujours accueillie comme telle ; mais il n'y a pas d'annonce de l'Évangile sans faiblesse. Il n'y a pas non plus d'annonce de l'Évangile sans crainte, mais la peur ne doit pas être l'argument, la peur ne doit pas être du côté de l'auditeur, la crainte doit se trouver dans le cœur de celui qui annonce la Bonne nouvelle. *Et c'est dans la faiblesse, craintif et tout tremblant, que je me suis présenté à vous*, écrit l'apôtre Paul. La crainte de ne pas annoncer correctement l'Évangile, la crainte d'annoncer autre chose, de s'annoncer soi-même.

Ecoutez cette histoire que l'on m'a racontée, du fonds de ma mémoire, je vais la narrer : un encadreur, il y a bien des années, se voit confier par un client un tableau de maître à encadrer. Lorsque le client revient, il est emballé : quel cadre magnifique ! il est vraiment superbe ! Le visage de l'encadreur s'attriste et il reprend le tableau. – C'est raté, il faut que je recommence ! – Mais pourquoi, je viens de vous dire que je le trouvais magnifique... - justement, c'est le tableau que vous auriez dû trouver superbe ! Le cadre, vous n'auriez pas dû le voir, il ne devrait pas attirer l'attention sur lui, mais mettre le tableau en valeur.

Paul affirme avoir renoncé à toute sagesse, à tout brio, à toute esbrouffe. *Mon langage, ma proclamation de l'Évangile, n'avaient rien d'un langage de sagesse qui veut convaincre ; mais c'est l'Esprit et sa puissance qui se manifestaient, pour que votre foi repose, non pas sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu.* C'est pourquoi il morigénait ceux qui se réclamait de lui ! Ce n'est pas l'Évangile de Paul qu'il annonce, c'est celui de Jésus le crucifié ! Il ne s'agit pas d'humiliation ou de macération, mais de s'effacer devant le message qu'on annonce.

De même, lorsque dans l'Évangile selon Matthieu (selon donc, pas de !), Jésus dit : « vous êtes le sel de la terre » et « vous êtes la lumière du monde », c'est pour inviter ses disciples, donc nous, à ne perdre ni notre saveur ni notre éclat ! certes, c'est l'interprétation évidente et habituelle. Elle est très bien ! mais je vous invite à considérer les éléments *sel* et *lumière*. Quand lors d'un repas, on évoque le sel, c'est généralement pour se plaindre, ou du moins faire remarquer, qu'il y en a trop ou pas assez. Le sel révèle le goût des aliments, il le met en valeur : ce n'est pas lui qui nourrit, et on n'a pas vraiment envie d'avoir le sel comme goût dominant. De même la lumière révèle la vérité, trop peu et on ne voit rien, trop, on est ébloui et on ne voit qu'elle.

Le lien entre le sel, la lumière et mon histoire de cadre est assez facile à établir. Nous ne pouvons – ni ne devons – convaincre qui que ce soit... Nous ne pouvons qu'annoncer et nous ne devons annoncer que *Jésus Christ, ce Messie crucifié*. Lorsque nous parlons de notre foi – et cela nous devons le faire – faisons-le comme Paul, non en écrivant de longues épîtres parfois compliquées, mais *dans la faiblesse, craintifs et tout tremblants*. Nous devons être suffisamment courageux pour éclairer le message et le rendre savoureux. En revanche, n'essayons pas d'éblouir les autres, ni de trop saler notre annonce de notre présence à la rendre immangeable.

J'aime rappeler que le doute fait partie intégrante de la foi. Mais ce n'est pas de cela dont il est question ici. La crainte et le tremblement dont parle l'apôtre n'est pas celui de l'élève qui n'a pas révisé ses leçons et qui n'est pas très sûr de ce qu'il raconte. La crainte et le tremblement ne concerne pas le fonds du message, l'Évangile de Jésus-Christ, l'amour de Dieu pour chaque être humain, la possibilité pour chacun, chacune de recevoir ici et maintenant la vie véritable, celle qu'on nomme « éternelle ». Non, la crainte et le tremblement ne concernent que nous : notre capacité à l'annoncer honnêtement : avec son invraisemblance et les questions qu'elle soulève, avec notre incapacité à répondre à la plupart de ces questions. Notre seule crainte dans l'annonce de l'Évangile ne doit pas être celle du ridicule (le ridicule ne tue pas) ou de l'échec (Paul et Jésus lui-même ont parfois échoué), mais d'annoncer autre chose que Jésus Christ, ce Messie crucifié, d'annoncer l'Évangile de Vincent et non pas l'Évangile de Jésus-Christ, probablement, inévitablement, selon Vincent...

Cela peut paraître impossible. Non, cela ne l'est pas ! Difficile, certes. Mais n'est-ce pas cela la foi : avancer – avec crainte et tremblement – sur une voie difficile, comptant sur la présence de Dieu en Jésus-Christ et sur la puissance de l'Esprit de Dieu, qui saura transformer nos essais...